

daire et Montalembert furent de son avis. On signa donc, dès le lendemain, un acte d'acquiescement à la sentence pontificale. L'*Avenir* était abandonné et l'*Agence générale* à jamais dissoute.

A la lueur d'un aussi formidable coup de foudre, La Mennais avait vu clair dans sa situation. Malheureusement, la soumission fut de courte durée. Il était de ceux que la contradiction enfonce dans leurs opinions, dit avec vérité M. Brunetière. Sainte-Beuve, qui le vit dès son retour en France, fut choqué des appréciations que ce prêtre portait sur Rome et sur Grégoire XV^e lui-même. Ce fut bien pis lorsque, rentré à la Chênaie, La Mennais se prit à réfléchir sur ce qui venait de lui arriver. Les disciples remarquèrent vite combien sa plaie était profonde et douloureuse. Ils ont parlé des nuages terribles qui passaient sur ce front déshérité de la paix, des paroles menaçantes qui s'échappaient de cette bouche toute pleine naguère de l'onction évangélique, de ces accès d'humeur noire, pareils à ceux dont souffrait Saül, après que l'Esprit de Dieu l'eût abandonné.

On doutait de la sincérité que La Mennais avait apportée dans sa soumission. Il la renouvela en termes plus explicites. Le pape crut pouvoir exiger davantage et lui demanda de s'engager formellement à ne rien écrire, inspirer ou approuver, qui fût contraire à l'esprit de l'Encyclique. La Mennais refusa d'aller jusque-là, et l'évêque de Rennes dut le déclarer interdit.

Ce fut le signal de la dispersion pour les disciples de la Chênaie. En quelques jours, La Mennais se trouva seul. La tristesse l'étouffait. Il résolut de s'en aller à Paris. Dans cette pensée, il avait fait retirer de la bibliothèque ce qu'il appelait ses livres. « Ses livres, ses livres, fit l'abbé Jean-Marie, il pourrait dire nos livres. » Le mot fut répété à La Mennais. Telle était son exaspération qu'il fit un crime à son frère de ce léger mouvement d'humeur, quitta la Chênaie sans l'embrasser, sans même lui adresser la parole, et ne le revit plus jamais.

A Paris, sa situation était on ne peut plus faussée. Il ne put y tenir longtemps et, sur les prières de l'abbé Gerbet, signa une nouvelle soumission, le 11 décembre 1833. Hélas ! deux mois après, l'esprit de révolte avait repris le dessus et La Mennais publiait les *Paroles d'un croyant*.

Il avait écrit ce mince volume à la Chênaie, durant ses heures d'angoisse. C'était une œuvre vraiment étrange. L'auteur y parlait tantôt le verbe sublime et farouche des prophètes, et tantôt la langue indulgente de l'Evangile. On y trouvait à la fois la grâce et la force, une résignation céleste et d'inférenales révoltes, une tendresse de cœur sans exemple et des haines atroces, implacables, poussées jusqu'à la plus noire fureur. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, La Mennais portait la hache au pied des trônes et la torche sous les autels.

L'effet fut prodigieux. L'opuscule, traduit en toutes les langues de l'Europe, ébranla le vieux monde. Le peuple surtout le dévora avec d'immenses clameurs et de sauvages menaces. « Tout de même, disait La Mennais, la fibre humaine a vibré. »

Même dans le camp républicain, les *Paroles d'un croyant* furent jugées sévèrement. Raspail les déclare conçues dans un moment de délire et ne fut pas le seul de son avis. Mais surtout les hommes modérés les stigmatisèrent comme elles le méritaient. Ils virent dans ces pages de l'Apocalypse de Satan, « une apocalypse toute hâriolée de prières et de blasphèmes, » ajoute